

Démons intérieurs

Revanche de Götz Spielmann

Luc Laporte-Rainville

Volume 28, Number 2, Spring 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61017ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laporte-Rainville, L. (2010). Review of [Démons intérieurs / *Revanche* de Götz Spielmann]. *Ciné-Bulles*, 28(2), 61–61.



Revanche

de Götz Spielmann

Démons intérieurs

LUC LAPORTE-RAINVILLE

L'histoire de **Revanche** est celle d'Alex, l'homme à tout faire d'un bordel viennois, qui envisage de voler une banque avant de quitter le pays. Sa maîtresse, une prostituée prénommée Tamara, est de l'aventure. Grand mal lui en prit : elle se fait accidentellement tuer par Robert, un policier maladroit, lors du braquage improvisé. Découvrant que celui qui a tué Tamara demeure tout près de la ferme de son grand-père chez qui il s'est réfugié, Alex rumine lentement sa vengeance.

Ce qui frappe d'emblée dans ce drame psychologique est l'habileté du cinéaste à piéger le spectateur dans un univers de faux contrastes. D'un côté, il y a la vie urbaine d'Alex — avec ces rouges et ces verts criards du bordel. De l'autre, les paysages idylliques d'une campagne somptueuse où Robert et sa femme, Susanne, habitent. La mort de Tamara anéantit cette dichotomie primaire pour y substituer une campagne uniformément sombre et terne. C'est que le bandit rage intérieurement chez son grand-père, tandis que le policier culpabilise chaque jour davantage sur les conséquences de son erreur. La tranquillité de ce monde verdoyant devient alors le théâtre

d'errances psychologiques où les silences pèsent lourd. Surtout que les conversations se chargent d'une tension de plus en plus palpable, voire insoutenable. En témoigne, le déclin de la relation du couple formé par Robert et Susanne. Incapable d'exprimer ses sentiments et honteux d'être ainsi hanté par son geste malheureux, l'homme s'installe dans un mutisme qui l'isole sans cesse davantage. *Idem* pour les scènes montrant Alex réprimant les émotions qu'il tente pourtant d'exulter dans l'effort physique. L'inanité des rares mots échangés ne fait qu'accroître ce malaise grandissant entre le jeune homme et son grand-père, ainsi que son incapacité à s'ouvrir à autrui.

Ce jeu tout en retenue des comédiens ne nie en rien l'expressivité de leurs corps. Au contraire ! Car si l'incommunicabilité entre les êtres marque le récit de part en part, un autre élément adroitement développé par Götz Spielmann est justement cette violente expression physique qui se manifeste chaque jour davantage chez Alex et Robert. Dans leurs moments de solitude, les deux hommes canalisent effectivement leurs douleurs dans l'action. Chez le policier, cette douleur s'exprime par le jogging — comme s'il cherchait vainement à fuir son sentiment de culpabilité — et elle prend les allures d'une vigoureuse coupe de bois quotidienne chez Alex. Cette rage à fendre

le bois symbolise toute la violence du personnage sans jamais recourir à des scènes de confrontation sanglante. La dimension vengeresse du malfaiteur passe ainsi par ce martèlement énergétique qui ponctue avec force les douloureux silences.

Cette présence expressive des corps des deux protagonistes témoigne d'une cruelle absurdité. L'interprétation qui s'en dégage est celle de l'impossibilité de réagir rationnellement à la mort. Car si les mots sont inutiles pour calmer les angoisses, le film démontre que l'action l'est tout autant. Or, Alex et Robert s'activent vainement dans l'espoir de sortir du labyrinthe de leur drame existentiel. Ils espèrent ainsi trouver une solution par des agissements spontanés — comme des animaux sauvages dans une situation sans issue. Il y a chez ces deux êtres frappés par la fatalité une irrémédiable perte de repères qui les fait errer, qui dans la culpabilité, qui dans le désir de vengeance salvatrice. En ce sens, le film fait moins l'apologie de la vengeance qu'il n'invite à réfléchir aux sources profondes du mal qui ronge ces êtres. Mieux que n'importe quel discours moralisateur, l'approche tout en nuances de Spielmann fait la démonstration qu'il y est parvenu. ▀



Autriche / 2008 / 121 min

RÉAL. ET SCÉN. Götz Spielmann **IMAGE** Martin Gschlacht **SON** Heinz Ebner **MUS.** Walter W. Cikan **MONT.** Karina Ressler **PROD.** Sandra Bohle, Mathias Forberg, Götz Spielmann et Heinz Stussak **INT.** Johannes Krisch, Irina Potapenko, Andreas Lust, Ursula Strauss